



L'image des humbles opprimés dans les
écrits de Guy de Maupassant

Fatima SENHAJI

Doctorat ès Lettres

Université Sidi Mohammed Ben Abdallah, Fès

Maroc

Résumé :

Etant inscrite dans le mouvement réaliste et naturaliste aux touches du rigoureux fantastique, l'écriture de Guy de Maupassant- le célèbre écrivain, nouvelliste conteur et chroniqueur du XIXème siècle- se démarque par sa simplicité élégante. Celle-ci implique aussi bien le contenu que la forme de ses récits et envisage à saisir l'insaisissable confiné dans l'implicite, à travers le non dit.

Au cours de cet article, nous prenons soin de focaliser notre étude sur les personnages typiques dans les récits de notre célèbre écrivain, nouvelliste, conteur et chroniqueur du XIXème siècle.

Ainsi, la plupart de ses personnages sont ordinaires, issus de la classe sociale moyenne ou pauvre qu'ils appelle «les humbles marginalisés », notamment les petits fonctionnaires, les paysans, les marins et les prostituées.

Par souci d'écrire le réel, Maupassant met l'accent sur la souffrance tant physique que morale de la souche sociale modeste. Celle-ci laisse dévoiler, au sein des crises, un stoïcisme inébranlable et un patriotisme exemplaire.

En dépit de leur environnement hostile et de leur vie monotone, ces personnages dits du peuple sont considérés comme « des héros modestes ».

D'ailleurs, l'auteur critique, de manière acerbe, la presse de son époque qui avait tendance à glorifier les politiciens et les mondains au détriment des gens simples. Ces derniers sont, selon lui, de véritables héros étant donné qu'ils mènent un combat rude et permanent contre leur quotidien hostile, contre leur entourage cruel et contre leur existence étouffante.

Maupassant a beau être motivé par son régionalisme fervent, il n'a pas idéalisé les gens de sa terre natale : La Normandie dont il a admiré la beauté ensorcelante des paysages. Parmi ses personnages, il existe les cupides, les grossiers, les frivoles et les partisans de l'amour bestial .On croise, aussi, les braves, les bosseurs et les militants patriotes. Au sein de leur souffrance, ils demeurent des héros qui luttent acharnement pour survivre.

Mots- clés : Récits -Maupassant-personnages typiques- Humbles -Héros modestes.



Abstract:

As part of the realist and naturalist movement, with touches of the rigorously fantastic, the writing of Guy de Maupassant - the famous nineteenth-century writer, short story writer, storyteller and chronicler - stands out for its elegant simplicity. This involves both the content and the form of his stories, and aims to capture the elusive confined in the implicit, through the unspoken.

In this article, we focus on the typical characters in the stories of our famous nineteenth-century writer, short-story writer, storyteller and chronicler. Most of his characters are ordinary, from the middle or poor social classes they call 'the marginalized humble', including petty officials, peasants, sailors and prostitutes.

Maupassant's concern to write reality emphasises both the physical and moral suffering of the modest social stock. In the midst of crises, they reveal an unshakeable stoicism and exemplary patriotism. Despite their hostile environment and monotonous lives, these so-called commoners are seen as 'modest heroes'.

Indeed, the author was scathing in his criticism of the press of his day, which tended to glorify politicians and socialites at the expense of simple folk. The latter were, in his view, the real heroes, since they fought a hard and uncompromising battle.

Keywords: Stories -Maupassant-typical characters- Humble -Modest heroes.



Introduction

Guy de Maupassant (1850-1893), grand écrivain du XIX^{ème} siècle, s'inscrit, par les caractéristiques de ses récits féconds (romans, contes, nouvelles, chroniques), dans le mouvement réaliste et naturaliste avec une dimension fantastique.

Fervent d'un régionalisme positif et hanté, dans son œuvre littéraire, par sa région natale : la Normandie, Maupassant octroie une attention particulière aux gens simples « du peuple ». Ainsi, nous croisons fréquemment, dans ses récits, des personnages typiques, notamment des fonctionnaires, des paysans, des soldats, des pêcheurs, des marins et des prostituées.

Pol Neveux remarque ceci :

« Ses héros, petits gens, artisans ou ruraux, bureaucrates ou boutiquiers, filles ou rôdeurs, il les installe dans des décors faiblement colorés, mais rigoureusement plantés. Et tout de suite le paysage simplifié donne le ton du récit »¹

A la différence de Zola et des Goncourt, Maupassant n'a jamais pris soin de peindre longuement la vie des classes opprimées par le biais d'un discours idéologique socialisant. Or, l'existence du peuple dans son œuvre littéraire n'est justifiée que par son désir ardent d'accentuer davantage un effet du réel. En fait, notre auteur reprend le flambeau de ses prédécesseurs Balzac et Flaubert pour décrire et dénoncer des univers relevant du réel : un réel nourri de l'Histoire ou de la sociologie et parsemé du fantastique. Ses univers vont de la souffrance à l'aliénation, de la guerre au colonialisme, des affairismes aux compromissions, de la simplicité à l'humiliation.

A ce propos, nous mettons le doigt, dans ce qui suit, sur ces figures des humbles « écrasés », conscients ou non de leur condition :

Dans *Le Gaulois* du 1er mars 1882, il consacre aux humbles toute une chronique, intitulée « Les héros modestes ». En revanche, il critique la presse de l'époque qui avait tendance à accorder énormément d'importance aux politiciens et aux mondains au détriment des hommes du peuple. Ceux-ci demeurent, d'après lui, de véritables héros auxquels il faut consacrer des œuvres complètes et non quelques mots. Pour plus de précision, nous nous référons à la citation suivante :

« Il n'est pas bon, parfois, de raconter en quelques mots la vie de ces humbles. Chaque jour les journaux consacrent des colonnes entières à des cabotins sans talent, à des hommes politiques inconnus la veille, oubliés le lendemain, à tous les quelconques qui traînent dans Paris. Nous lisons tous les jours des portraits de n'importe qui : de peintres dont l'art consiste surtout à mystifier le public ; de

¹ Pol Neveux, *Guy de Maupassant*, Paris, Ed. Louis Conard, 1908, p. XXXIX



mondains dont les noms semblent ses rébus ... Les simples dévoués ne valent-ils pas tous ces farceurs ? »²

Sensible à la souffrance des gens du peuple, Maupassant prend soin d'illustrer, à travers ses écrits, la vie monotone et peu intéressante des personnes ordinaires.

Lors de cette étude, nous relevons quelques uns de ces personnages typiques à l'instar des petits fonctionnaires, des paysans, des marins et des femmes galantes.

1. Les petits fonctionnaires

Maupassant s'est intéressé aux fonctionnaires publics et privés dont la situation demeure délicate en dépit de ladite «amélioration du système socio-économique» datant de 1882.

Dans son article paru dans *Le Gaulois*, il plaint le maudit sort de cette souche sociale et se montre fort ému à l'égard de sa souffrance:

«De toutes les classes d'individus, de toutes les classes de travailleurs, de tous les hommes qui livrent quotidiennement le dur combat pour vivre, ceux-là sont les plus à plaindre, sont les plus déshérités de faveurs. On ne le croit pas. On ne le sait point. Ils sont impuissants à se plaindre ; ils ne peuvent pas se révolter ; ils restent liés, bâillonnés dans leur misère, leur misère correcte, leur misère de bacheliers »³ ils restent liés, bâillonnés dans leur misère, leur misère correcte, leur misère de bacheliers »⁴

De surcroît, il prend soin de nous renseigner sur les mauvaises conditions de vie des employés, suite à leurs salaires dérisoires, incapables de subvenir à leurs besoins élémentaires :

«Sait-on ce qu'ils gagnent ces bacheliers, ces licenciés en droit, ces garçons que l'ignorance de la vie, la négligence coupable des pères et la protection d'un haut fonctionnaire ont fait entrer un jour, comme surnuméraires dans un ministre ? Quinze ou dix-huit cents francs au trois cents francs, jusqu'au maximum de quatre mille, auquel ils arrivent vers cinquante ou cinquante cinq ans [...]

Sait-on ce que gagne aujourd'hui, dans Paris, un bon maçon ? Quatre vingt centimes l'heure, soit huit francs par jour, soit deux cent francs par mois, soit deux mille cinq cents francs par an »⁵

En plus de sa crise matérielle, le petit fonctionnaire souffre également d'une monotonie étouffante :

² Cité par Albert Fournier, «Sur les pas de Maupassant », in *Europe*, n° 482, juin 1969, p. 56.

³ Cité par Louis Le Sidaner, « Les opinions de Guy de Maupassant »; in *Europe*, n° 482, Paris, Juin 1969. p. 113

⁴ Idem

⁵ Cité par Albert Fournier, "Sur les pas de Maupassant", in : *Europe*, n° 482, pp. 55



«Tous les jours, les semaines, les mois, les saisons, les années se ressemblent. A la même heure on arrive ; à la même heure on déjeune ; à la même heure on s'en va, et cela de vingt deux à soixante ans. Quatre accidents seulement font date : le mariage, la naissance du premier enfant, la mort de son père et de sa mère. Rien autre chose ; pardon, les avancements »⁶

Selon Maupassant, le petit fonctionnaire est souvent malheureux. Sa fonction le prive de toute liberté d'action et le condamne à s'enfermer de façon permanente dans son bureau qui ressemble à un cercueil.

Dans son conte «Promenade», il présente M. Leras, teneur de livres dans un magasin comme un personnage suscitant la pitié par sa situation misérable de l'employé conscient de l'insignifiance de son existence face à la fuite vertigineuse du temps :

« Autrefois, il regardait sa moustache blonde et ses cheveux bouclés dans la petite glace ronde laissée par son prédécesseur. Il contemplait maintenant, chaque soir, avant de partir, sa moustache blanche et son front chauve dans la même glace. Quarante ans s'étaient écoulés, longs et rapides, vides comme un jour de tristesse et pareils comme les heures d'une mauvaise nuit »⁷

En outre, la misère des petits fonctionnaires s'associe à la contrainte de leur vie monotone au sein des bureaux de précarité où leurs jours s'écoulaient lentement dans le désordre odieux.

Ces conditions de vie ébranlent négativement la psychologie des travailleurs et participent à la baisse alarmante de la productivité.

A ce propos, nous renvoyons le lecteur à la citation suivante :

«A Paris, presque tous les Bureaux se ressemblent. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur, vous trouverez des corridors obscurs, des dégagements peu éclairés, des portes percées comme les loges de théâtre [...] L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser [...] Les cartons bâillent en laissant une traînée de poussière dans les rues. Les tables montrent leurs Dans Bel-Ami, le bureau du ministère du chemin de fer du Nord où avait été Duroy avant de se lancer dans le journalisme est présenté ainsi : quatre fers en l'air, les fauteuils rongés [...]. Tout cela est si vieux, si éreinte, si fané, que la batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréables à voir que les ustensiles de la cuisine administrative »⁸

Dans *Bel-Ami*, le bureau du ministère du chemin de fer du Nord où travaillait Duroy avant de se lancer dans le journalisme est présenté ainsi :

⁶ Cité par Louis Le Sidaner : « Les opinions de Guy de Maupassant », in : *Europe*, n° 482, p p. 113 - 114

⁷ Guy de Maupassant, « Promenade », in *Contes et nouvelles*, Tome II, p. 128

⁸ Cité par Gérard Délaisement, in: *Guy de Maupassant: le témoin, l'homme, le critique*, Paris, C.N.D.P., p.209



«Son bureau était une grande pièce sombre, où il fallait tenir le gaz allumé presque tout le jour en hiver. Elle donnait sur une cour étroite, en face d'autres bureaux. Ils étaient huit employés là-dedans, plus un sous-chef dans un coin, caché derrière un paravent »⁹

Même écho se trouve dans ses chroniques où il déclare dans l'une d'elles intitulée « Les Employés » ce qui suit :

«On pénètre là vers vingt-deux ans. On y reste jusqu'à soixante. Et pendant cette longue période, rien ne se passe. L'existence tout entière s'écoule dans le petit bureau sombre, toujours le même, tapissé de cartons verts [...] »¹⁰

Parmi les fonctionnaires du service public que Maupassant évoque dans ses récits, il y a ceux du Ministère de la Marine. Il les présente minutieusement dans «Héritage » en mettant l'accent sur leurs activités quotidiennes associées à leurs gestes habituels ; ce qui finit par les transformer en automates programmables :

«Bien qu'il ne fût pas encore dix heures, les employés arrivaient comme un flot sous la grande porte du ministère de la Marine, venus en hâte de tous les coins de Paris, car on approchait du jour de l'an, époque de zèle et d'avancements. Un bruit de pas pressés emplissait le vaste bâtiment tortueux comme un labyrinthe et que sillonnaient d'inextricables couloirs, percés par d'innombrables portes donnant entrée dans les bureaux. Chacun pénétrait dans sa case, serrait la main du collègue arrivé déjà, enlevait sa jaquette, passait le vieux vêtement de travail et s'asseyait devant sa table où des papiers entassés l'attendaient. Puis on allait aux nouvelles dans les bureaux voisins. On s'informait d'abord si le chef était là, s'il avait l'air bien luné, si le courrier du jour était volumineux »¹¹

D'ailleurs, Maupassant semble être la personne la mieux informée sur le statut du petit fonctionnaire du Ministère de la Marine étant donné qu'il y occupa, lui-même, un petit poste de 1871 à 1878 avant de le quitter en vue de travailler au Ministère de l'Instruction publique.

Il avoue, personnellement, dans l'une de ses lettres son dégoût pour la fonction publique :

« [...] mon ministère m'énerve [...] je ne puis travailler [...] j'ai l'esprit stérile et fatigué par des additions que je fais du matin au soir et [...] il me vient par moments des perceptions si nettes de l'inutilité de tout, de la méchanceté inconsciente de la création, du vide de l'avenir »¹²

Même les employés du Ministère de l'Intérieur mènent, eux aussi, une vie misérable. Lantin, héros du conte «Les Bijoux » fut «*commis principal au*

⁹ Guy de Maupassant, *Bel Ami*, p. 71

¹⁰ Gérard Délaisement, op. cit. p. 209

¹¹ Guy de Maupassant, « Héritage », in: op. cit. II, p. 3

¹² Cité par Charles Castella, in: op. cit. p. 115



Ministère de l'Intérieur, aux appointements annuels de trois mille cinq cents francs »¹³

Lantin ne cesse de se plaindre de son sort tout en enviant la richesse des autres :

«Comme on est heureux quand on a de la fortune ! Avec de l'argent, on peut secouer jusqu'aux chagrins, on va où l'on veut, on voyage, on se distrait ! Oh ! Si j'étais riche »¹⁴

On remarque la même misère à travers la déclaration du personnage central de *Bel-Ami* : Georges Duroy. Celui-ci exerce au début de sa carrière professionnelle le métier d'un modeste fonctionnaire aux bureaux du chemin de fer ; il confie à M. Forestier qui lui demande ce qu'il fait à Paris :

«Je crève de faim, tout simplement. Une fois mon temps fini, j'ai voulu venir ici pour ... pour faire fortune ou plutôt pour vivre à Paris ; et voilà six mois que je suis employé aux bureaux du chemin de fer du Nord, à quinze cents francs par an, rien de plus »¹⁵

Maupassant emprunte la phrase à Jules Vallès parlant des bacheliers qui meurent de faim.

La référence nous situe bien évidemment au Second Empire, pendant les temps ultérieurs de la troisième République. On pourrait songer aux familles misérables dont la misère fut minutieusement esquissée par Duhamel dans "Le Notaire du Havre", ou dans certaines pages de Jules Romains dans "Les Hommes de Bonne Volonté.". Elles sont, en général, des «existences grises, mystifiées de catastrophes et d'infamies ignorées »

L'héroïne déçue de «La Parure », Madame Loisel, est partagée entre sa situation sociale gênante puisqu'elle appartient, jeune fille et épouse, à la famille des employés et son désir capricieux de faire partie de la classe aisée. Et c'est à cause de convoiter les richesses d'autrui qu'elle finit par mener une vie malheureuse. Elle est présentée ainsi dans le début du récit:

«C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, par espérance, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué, et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique [...] Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses,

¹³ Guy de Maupassant, «Les Bijoux », in: op. cit. I, p. 764

¹⁴ Ibid., p. 769

¹⁵ Guy de Maupassant, *Bel Ami*, op. cit. p. 14



dont une autre femme de sa caste ne se serait pas aperçue, la torturaient et l'indignaient »¹⁶

Vu son appartenance à la caste des employés, Madame Loisel demeure crédule et imprudente. D'une part, elle a perdu la rivière de diamant empruntée à une amie bourgeoise par étourderie. D'autre part, elle est bernée car elle n'a pas pu distinguer un bijou authentique d'un faux. De surcroît, elle est renfermée sur elle-même puisqu'elle n'a pas eu le courage d'avouer sa faute à la propriétaire : *«Il aurait suffi de se parler pour éviter le malheur de toute une vie»¹⁷*

Il s'agit de même pour le vieux facteur dans «Le Crime au père Boniface»¹⁸. Ce facteur exerce un métier difficile, l'obligeant à traverser plusieurs kilomètres à pied afin d'effectuer quotidiennement sa tournée ordinaire.

Niais, il confond, un jour, l'étreinte de deux amoureux en pleine intimité avec une tentative d'assassinat. Ceci est dû à son obsession par les thèmes sinistres des faits-divers qu'il aime lire dans les journaux de l'époque.

Il arrive, parfois, que le petit employé, mesquin et désespéré prenne conscience de la futilité de sa vie. Par conséquent, il se suicide à la manière du héros M. Leras du conte «Promenade». Ce personnage, déprimé, met fin à sa vie, après quarante ans de service dans un magasin comme teneur de livres : il rompt avec les habitudes qui masquent sa condition :

«M. Leras, depuis quarante ans, arrivait chaque matin à huit heures dans cette prison ; et il y demeurait jusqu'à sept heures du soir, courbé sur ses livres, écrivant avec une application de bon employé [...]. Il était demeuré célibataire, ses moyens ne lui permettant pas de prendre femme [...].

Sa vie s'était passée sans événements, sans émotions et presque sans espérances. La faculté des rêves, que chacun porte en soi, ne s'était jamais développée dans médiocrité de ses ambitions »¹⁹

2. Les paysans cupides

Maupassant consacre plusieurs récits à la classe paysanne de la Normandie. Ceci constitue un pacte réel de son originalité, dictée par son profond attachement à sa terre natale.

En fait, Roger Semet, dans son article «Cher et odieux Maupassant » affirme:

«Sur un plus de trois cents contes et nouvelles, Maupassant a consacré une quarantaine à la peinture de la paysanne normande »²⁰

¹⁶Guy de Maupassant, «La Parure », in: op. cit. I, p. 1198

¹⁷ Jérôme Peignot, «Les Employés de bureau », in: Europe, n.482, op. cit. p. 87

¹⁸ Guy de Maupassant, « Crime au père Boniface », in : op. cit. II, p. 168

¹⁹ Guy de Maupassant, «Promenade », p. 127

²⁰ Roger Semet, « Cher et odieux Maupassant », in : Europe, n° 482, op. cit. p. 106



Riches ou pauvres, les paysans de Maupassant ont des points communs qui se manifestent dans l'avarice, la cupidité, la grossièreté, la consommation excessive du vin et le penchant instinctif vers l'amour charnel. Ce dernier permet à l'écrivain d'exhiber, encore une fois, le côté bestial chez l'homme : thème récurrent dans l'œuvre de Maupassant.

Le vrai Normand est, selon Maupassant, un être rusé et jovial comme le confirme cette citation de « Boule de Suif » :

«Il vendait à très bon marché de très mauvais vins aux petits débitants des campagnes et passait parmi ses connaissances et ses amis pour un fripon madré, un vrai Normand plein de ruse et de jovialité »²¹

Quand Maupassant nous présente un paysan, il met en évidence son portrait physique, son portrait moral tout en évoquant même les spécificités de sa vie intime : sa façon de manger, de boire, de causer, d'aimer de manière à faire une étude sociologique précise qui dépasse, parfois, le cadre du simple récit.

Ainsi, il brosse dans « Le Vieux » le portrait d'une vieille paysanne et à travers elle, toute la race se trouve décrite :

«Une paysanne sortait de la maison. Son corps osseux, large et plat, se dessinait sous un Carco de laine qui serrait la taille. Une jupe grise, trop courte, tombant jusqu'à la moitié des jambes, cachées en des bas bleues, et elle portait aussi des sabots pleins de paille. Un bonnet blanc, devenu jaune, couvrait quelques cheveux collés au crâne, et sa figure brune, maigre, laide, édentée, montrait cette physionomie sauvage et brute qu'ont souvent les faces de paysans »²²

Quant aux jeunes, ils sont tous, garçons ou filles, forts, de bonne santé, aux épaules larges faites pour le travail rude : les garçons sont rusés alors que les filles semblent stupides :

«C'était un grand paysan [...] haut en couleur, gros de poitrine et de ventre, et perché sur de longues jambes qui semblaient trop maigres pour l'ampleur du corps [...] il était hâbleur comme un vrai normand, un peu couard et fanfaron ... »²³

Dans le «Père Amable », on lit :

« C'était une grande fille rouge, large du flanc, de la taille et des épaules, une haute femelle normande, aux cheveux jaunes »²⁴

Le même portrait semble être brosse pour la jeune paysanne de «Sabots» :

²¹ Guy de Maupassant, *Boule de Suif*, p. 83

²² Guy de Maupassant, «Le Vieux », in : op. cit. I, pp. 1130 - 1131

²³ Guy de Maupassant, « Saint-Antoine », in : op. cit. I, p. 772

²⁴ Guy de Maupassant, « Père Amable », in : op. cit., II p. 731



«Une gaillarde à l'air niais, aux cheveux jaunes aux grosses joues rouges comme la peau des pommes »²⁵

Les paysans de Maupassant partagent, tous, le trait moral de la cupidité:

«Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus ; mais quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considèrent, se consultant de l'oeil, très ébranlés »²⁶

Dans son roman *Une Vie*, le paysan qui se présente pour le mariage avec Rosalie la servante de Jeanne- mère d'un enfant illégitime de Julien- exige une dot de vingt mille francs. Elle opte pour cette grande somme d'argent promise par le baron et refuse catégoriquement les quinze cents que Julien compte lui offrir. Aussi parle- t- elle avec hardiesse au baron en disant:

«M'sieu Julien, i m'a dit qu' j'aurais quinze cents francs, et m'sieu l' curé i m'adit que j'aurais vingt mille ; j' veux ben pour vingt mille, mais j' veux point pour quinze cents »²⁷

Quant au vieux paysan, le père de Duroy dans *Bel-Ami*, il discute avec son fils en confondant affaire et mariage ; il déduit, enfin, que sa bru Madeleine ex-épouse de Forestier est vraiment belle .Ceci après être rassuré, par son fils, sur son aisance matérielle:

[«Le vieux prit son fils par le bras et le retenant en arrière, il demanda avec intérêt :

- « Eh ben, ça va-t-il, les affaires ?

- Mais oui, très bien

- Allons suffit, tout mieux! Dis-mé, ta femme, est i-aisée ?

Georges répondit :

- Quarante mille francs »²⁸

Le père poussa un léger sifflement d'admiration et ne peut que murmurer :

«Bourgre ! » Tant il fut ému par la somme. Puis il ajouta avec conviction sérieuse : «Nom d'un nom, c'est une belle femme »²⁹ car il la trouvait de son goût, lui.]

A travers ce passage, nous remarquons que Maupassant, par souci de peindre le réel, laisse paraître dans ses écrits le patois normand caractérisé par sa syntaxe spécifique riche d'expressivité orale et d'incorrections populaires connotant la cruauté et la vulgarité de l'univers rural.

²⁵ Guy de Maupassant, «Sabots », in : op. cit. I, p. 712

²⁶ Guy de Maupassant, «Aux Champs », in :.op. cit, p. 610

²⁷ Guy de Maupassant, *Une Vie*, op. cit. p. 171

²⁸ . Guy de Maupassant, *Bel Ami*, op. cit. pp. 253 - 254

²⁹ Ibid., p. 254



La cupidité des paysans de Maupassant les incite, parfois, à prendre un acte ignoble comme celui la prostitution pour un acte honorable puisqu'il rapporte de l'argent et peut faire fortune facilement. Ainsi, on lit dans «La Maison Tellier » :

«Madame, issue d'une bonne famille de paysans du département de l'Eure, avait accepté cette profession absolument comme elle serait devenue modiste ou lingère. Le préjugé du déshonneur attaché à la prostitution si violent et si vivace dans les villes, n'existe pas dans la campagne normande. Le paysan dit : C'est un bon métier et il envoie son enfant tenir un harem de filles comme il l'enverrait diriger un pensionnat de demoiselles »³⁰

De même, Maupassant met l'accent sur la grossièreté et le désordre caractérisant le mode de vie rurale quand il décrit le déjeuner et le dîner offerts par les parents Duroy à leurs hôtes : leur fils et sa nouvelle épouse. Alors, il saisit l'occasion pour critiquer le mauvais goût marquant la gastronomie paysanne ainsi que le côté burlesque du vieux père qui, excité par le vin, dépasse le comique pour atteindre la grossièreté :

«Ce fut un long déjeuner de paysans avec une suite de plats mal assortis, une andouille après un gigot, une omelette après l'andouille. Le père Duroy, mis en joie par le cidre et quelques verres de vins, lâchait le robinet de ses plaisanteries de choix, celles qu'il réservait pour les grandes fêtes, histoires grivoises et malpropres arrivées à ses amis, affirmaient-ils »³¹

Quant au dîner, il fut plus pénible que le déjeuner :

«Le repas du soir, à la lueur d'une chandelle, fut plus pénible encore pour Madeleine que celui du matin. Le père Duroy qui avait une demi-soûlerie, ne parlait plus. La mère gardait sa mine revêche.

La pauvre lumière jetait sur les murs gris les ombres des têtes avec des nez énormes et des gestes démesurés. On voyait parfois une main géante lever une fourchette pareille à une fourche vers une bouche qui s'ouvrait comme une gueule de monstre [...]

Dès que le dîner fut achevé, Madeleine entraîna son mari dehors pour ne point demeurer dans cette salle sombre où flottait toujours une odeur âcre de vieilles pipes et de boissons répandues »³²

Il reste à signaler que Maupassant fut critiqué par Tolstoï qui lui reprocha le fait de peindre durement ses paysans.

Lors de sa quête de l'authenticité, notre écrivain a beau décrit les paysans de sa région natale «la Normandie » dont il a admiré la beauté des paysages, il ne les

³⁰ . Guy de Maupassant, « La Maison Tellier », in: *Contes et Nouvelles*, I, p. 256

³¹ Guy de Maupassant, *Bel Ami*, op. cit. p. 255

³² Ibid., pp. 257 - 258



a pas idéalisés. En fait, ses paysans sont de grands travailleurs, très attachés à leurs terres.

D'ailleurs, le paysan qui se porte volontaire pour se marier avec Rosalie, la servante dans *Une Vie* paraît, d'abord, comme un être rude et cupide parce qu'il prend le mariage pour une affaire commerciale qu'il faut gagner. Ensuite, il s'avère être un bon type sur lequel son épouse porte, plus tard, un jugement favorable

Lorsque Jeanne demande à Rosalie vers la fin du roman:

« *Ton mari, comment a-t-il été pour toi ?* »³³

Celle-ci répond :

« *Oh! C 'était un brave homme, madame, et pas fainéant, qui a su amasser du bien. Il est mort du mal de poitrine* »³⁴

3. Les femmes galantes

Suivant la version de Marie-Claire BANCQUART, la société française et particulièrement la parisienne du XIXème siècle, est à la fois codée et décodée :

« *Codée, parce que l'ancienne morale est toujours de mise officiellement, et parce que les hiérarchies sont toujours nettes. On se marie dans son monde, on pratique la religion, la politesse; on ne badine pas avec les affaires d'honneur. Mais en même temps, on vole, on pratique la liberté sexuelle, on ne connaît plus ses talons. La vie parisienne, supposant un grand nombre d'activités de relations, multiplie les preuves de cette coexistence du conformisme et de la déviance; celle-ci encouragée par l'anonymat* »³⁵

En fait, Maupassant, beaucoup imprégné par le contexte socio-économique de son époque ainsi que par la dégradation des mœurs de la jeune génération, ne croit plus à l'amour éternel, hormis celui de la nature. C'est pourquoi il se moque des lois dictées par la morale (mariage, fidélité,...) et considère l'amour qui lie deux êtres comme un piège tendu par la nature:

« *Ce que vous appelez l'amour n'est que le piège à nous tendu par la nature pour perpétuer l'espèce. Et dans ce piège la femme se chargea de nous faire tomber sans cesse* »³⁶

Et de là, il montre dans son œuvre un sentiment versatile chargé à la fois d'amour et de haine envers la femme, créature charnelle et sensuelle : source de joie et de tristesse dans la vie. Pour lui, elle est un corps qui incarne l'Inceste. Ainsi, il la présente telle qu'une prostituée de nature :

³³ Guy de Maupassant, *Une Vie*, op. cit. p. 269

³⁴ Ibid., p. 269

³⁵ . Marie Claire Bancquart, «Introduction », in : *La Parure et autres contes parisiens*, Paris, Ed. Garnier, 1984, p.39

³⁶ Pol NEVEUX, op. cit. p. L IV



"... prostituée éternelle, inconsciente et sérieuse, qui livre son corps sans dégoût parce qu'il est marchandise d'amour »³⁷

N'appréciant pas le lien de mariage qu'il a toujours fui, Maupassant a connu de près ce monde de la prostitution en fréquentant les cabarets et les bordels. Ainsi, il a consacré, dans ses récits, plusieurs pages aux prostituées en leur octroyant, parfois, la place centrale : celle du titre ou du rôle fondamental dans l'histoire à la manière des héroïnes : Boule de Suif et Melle Fifi.

Dans *Bel-Ami*, le boulevard parisien grouille des filles du plaisir qui guettent leur gibier en murmurant aux passants :

« Venez-vous chez-moi, joli garçon! »³⁸

« Tiens, v'là un joli garçon : s'il veut de moi pour dix louis, je ne dirai pas non »³⁹

Les prostituées dans l'œuvre de Maupassant se divisent en deux catégories distinctes. D'abord, il y a les clandestines qui sont dans la plupart des cas des mineures, victimes de leur destin : orphelines abandonnées ou servantes violées par leurs seigneurs. Lisons cette citation de J. Jacques BROCIER :

« Filles- mères, elles n'ont d'autres ressources que le trottoir pour payer, chez des nourrices encore plus misérables, la pension du petit bâtard »⁴⁰

Elles sont décrites ainsi :

« Le trottoir luisait, gluant plus que mouillé. Les gens pressés ne regardaient rien. Les filles, la jupe relevée, montrant leurs jambes, laissant entrevoir un bras blanc à la lueur terne de la lumière nocturne, attendaient dans l'ombre des portes, appelaient, ou bien passaient pressées, hardies, vous jetant à l'oreille deux mots obscurs et stupides. Elles suivaient l'homme quelques secondes, se serrant contre lui, lui soufflant au visage leur haleine putride; puis, voyant inutiles leurs exhortations, elles le quittaient d'un mouvement brusque et mécontent, et se remettaient à marcher en frétilant des hanches »⁴¹

En revanche, nous rencontrons dans les récits de Maupassant les prostituées professionnelles, inscrites auprès des services de police et soumises à des visites médicales périodiques comme celles de « La Maison Tellier » dont on parle ici à travers la bouche d'un client : M. Tournevau :

³⁷ Ibid., p. LIX

³⁸ Guy de Maupassant, *Bel Ami*, op. cit. p. 9

³⁹ Ibid., p. 23

⁴⁰ Jean-Jacques BROCIER, *Maupassant Jeudi, 1er février 1880*, Paris, Ed. J.C. Lattès, 1993, p. 39

⁴¹ Guy de Maupassant, « L'Odyssée d'une fille », in : *Contes et Nouvelles*, I, p. 997



«Marié, père de famille et fort surveillé, ne venait là que le samedi, «sécritatis causa», disait-il, faisant allusion à une mesure de police sanitaire dont le docteur Borde, son ami, lui avait révélé les périodiques retours »⁴²

Ces prostituées sont présentées par Forestier à Duroy dans *Bel-Ami* :

«Quant aux femmes, rien qu'une marque : la soupeuse de l'Américain, la fille à un ou deux louis qui guette l'étranger de cinq louis et prévient ses habitués quand elle est libre. On les connaît toutes depuis six ans; on les voit tous les soirs, toute l'année, aux mêmes endroits, sauf quand elles font une station hygiénique à Saint Lazare ou à Lourcine »⁴³

Physiquement, elles ont presque souvent les mêmes traits : grosses, appétissantes, poitrines fortes, lèvres rouges, yeux fardés, pommettes roses, faisant sentir un violent parfum enivrant.

Moralement, elles sont sentimentales et généreuses à l'instar de Boule de Suif qui, après avoir partagé ses provisions avec ses compagnons de voyage, elle offre ses faveurs à l'officier prussien pour les délivrer de l'ennemi qui a arrêté leur diligence.

Son sacrifice est récompensé de la part des «honnêtes gens» par l'ingratitude :

«Personne ne la regardait, ne songeait à elle. Elle se sentait noyée dans le mépris de ces gredins honnêtes qui l'avaient sacrifiée d'abord, rejetée ensuite, comme une chose malpropre et inutile »⁴⁴

Sensible, elle regrette son acte héroïque et suffoque en larmes amères :

«... elle se sentit prête à pleurer. Elle fit des efforts terribles, se raidit, avala ses sanglots comme les enfants, mais les pleurs montaient, luisaient au bord de ses paupières, et bientôt deux grosses larmes se détachèrent des yeux roulèrent lentement sur ses joues. D'autres les suivirent plus rapides, coulant comme les gouttes d'eau qui filtrent d'une roche, et tombant régulièrement sur la courbe rebondie de sa poitrine. Elle restait droite, le regard fixe, la face rigide et pâle, espérant qu'on ne la verrait pas " ⁴⁵

La prostituée est mise en bas de l'échelle sociale, en marge des valeurs morales et religieuses qu'elle tient à respecter. Elle représente- aux yeux de tout le monde- la transgression seulement tolérée; met en relief l'instinct bestial chez l'homme, sert à réagir au moment de crise et fait surgir le spleen, la bassesse de l'être.

Certaines d'elles sont braves à outrance, elles sacrifient leur vie pour lutter contre l'ennemi par patriotisme. On cite, à ce propos, l'exemple d'Irma, l'héroïne

⁴² Guy de Maupassant, « La Maison Tellier », in : op. cit. I, p. 260

⁴³ Guy de Maupassant, *Bel Ami*, op. cit. p. 23

⁴⁴ Guy de Maupassant, *Boule de Suif*, op. cit. 119

⁴⁵ Ibid., pp.63-64



du conte «Lit 29» : elle a réussi à infecter volontairement les Prussiens par une maladie incurable qu'elle avait : la syphilis.

Sur le seuil de la mort, elle défend son acte héroïque en justifiant sa conduite à son ancien amant. Devenu capitaine dans l'armée française, il lui fait des reproches en évoquant sa mauvaise réputation :

« Qu'est ce qui est honteux, de m'être fait mourir pour les exterminer, dis ? Ah ! C'est honteux ! Tu n'en aurais pas fait autant, toi, avec ta croix d'honneur ! Je l'ai plus méritée que toi, vois-tu, plus que toi, et j'en ai tué plus que toi, des Prussiens ! [...] J'ai voulu me venger, quand j'aurais dû en crever ! Et je les ai empoisonnés aussi, tous, le plus que j'ai pu »⁴⁶

Pour d'autres femmes de plaisir qui figurent dans l'œuvre de Maupassant, elles ont, suivant l'affirmation de Gérard Délaisement, une existence réelle. Celui-ci fait allusion à Boule de Suif qui renvoie à *«Adrienne Legay qui exerçait à Rouen, la même profession que Elisabeth Rousset de la nouvelle, et portait, prétend-t-on, le même surnom ; [...] elle vint toute jeune à Rouen ; elle fut la maîtresse d'un officier de cavalerie, puis d'un commerçant de la rue aux Ours, avant de s'établir "à son compte ". Elle connut une fin misérable et se donna la mort en 1892, pour sept francs qu'elle ne pouvait payer à son propriétaire »⁴⁷*

Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons déduire que les récits de Guy de Maupassant renferment, bel et bien, des figures de « personnages typiques » issus des couches sociales moyennes ou pauvres. Ecrasés par les conditions défavorables de leur vie, ils luttent stoïquement pour survivre.

Malgré leur souffrance, d'ordre matériel et moral, suite aux maintes facteurs : misère, monotonie, marginalisation...et en dépit de leurs multiples défauts : cupidité, lâcheté, grossièreté..., ces petits gens du peuple manifestent des actes de bravoure incomparable et du patriotisme exacerbé.

Ainsi, ils captent l'intérêt de notre romancier nouvelliste et de ses lecteurs passionnés du réel mêlé à la fiction. D'où ses récits sont jalonnés par ces « humbles opprimés » qui passent pour des héros modestes.

⁴⁶ Ibid., p. 102-103

⁴⁷ Louis Forestier, «Notices, Notes et Variantes », in : *Contes et Nouvelles*, I, p. 1304



Références

a- Romans :

- Bel Ami, Paris, Ed. Albin Michel, 1964
- Une Vie, Paris, Ed. Albin Michel, 1979
- Mont- Oriol, Paris, Gallimard, Coll. Folio,1976

b- Contes :

- Contes et Nouvelles, Bib, La Pléade, Paris , Gallimard, 1979 (2 tomes).
Tome I (1974), Tome II (1979).

c- Les articles :

- Gil Blas, 11déc. 1883.
- Le Gaulois, 5juillet 1881.
- Le Bel-Ami, n° 7, juin 1985

d-Les chroniques de Maupassant:

- G. de Maupassant, Chroniques, I, Paris, Ed. U.G.E , 1980.
- G. de Maupassant, Chroniques, II, Paris, Ed. U.G.E, 1980

e- Travaux sur Maupassant :

- BAILBE, Joseph – Marc, «Fonction du paysage dans les derniers romans de Maupassant», in : Le Paysage Normand, rec. coll. publié par l'université de Rouen, P.U.F, 1980, pp. 169 – 184.
- BANCQUART, Marie – Claire, - Maupassant conteur fantastique, Paris, Ed. Lettres modernes, 1976, pp. 48-49.
- CASTELLA, Charles : Structures romanesques et Vision sociale chez Guy de Maupassant, Lausanne, L'Age d'homme, 1972
- HAN, Jean Pierre : «Un précurseur du nouveau roman ?», in Europe, juin 1969, pp. 102 – 106.
- JOLY, Bernard : «Quelques images de Paris», in: Europe, juin 1969, pp. 116 – 120
- MAYNIAL, Edouard : «Maupassant et la Normandie», in Cahiers de l'Association internationale des études françaises, n° 6, Paris, Les lettres modernes, juillet 1954
- SEMET, Roger, « Cher et Odieux Maupassant », in : Europe, n° 482, Paris, Seuil, Juin 1969,